

Les Recueils
d'Occultes Racines

Toute représentation ou reproduction
intégrale ou partielle
faite sans le consentement de l'auteur
ou des ayants droit
est illicite
(article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle).

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© **2016 Les Éditions Mille Cent Quinze**
58, avenue Général Frère
69008 LYON

www.editions1115.com

Sarigan

Les Recueils
d'Occultes Racines

Éditions Mille Cent Quinze

TOME UN

Le Livre d'Hélène

*Pour Christine,
Anne-Claire et Vivien.*

SOMMAIRE

- Chapitre 0 Les voleurs de hamacs
- Chapitre 1 Le survivant solitaire
- Chapitre 2 La rencontre
- Chapitre 3 L'heure de partir
- Chapitre 4 Un remède universel
- Chapitre 5 La reine de la nuit
- Chapitre 6 Aigremoine et Salicaire
- Chapitre 7 Elle
- Chapitre 8 Les Miraculés
- Chapitre 9 Large Nez
- Chapitre 10 Le rire des goélands
- Chapitre 11 La maison qui n'aimait pas les enfants

Chapitre Zéro

Les voleurs de hamacs

*« Ça n'a pas de fond, pas de fin,
ça ne s'arrête jamais. »*

Extrait des Recueils d'O.R.

— Le prochain, il est pour moi !

— Tu n'as qu'à être plus rapide ! Tu hésites trop.
Regarde dans quel état elle est !

Le garçon remet la sauterelle dans sa laisse d'herbe-liane et se leva aussitôt :

— Ta main n'est pas assez sûre, renforce ta main !
Si tu trembles, tu n'y arriveras jamais.

À le voir faire, ça paraissait évident. Mais c'était facile pour Xham'pac, il était le fils d'un attrapeur hors pair. Le fils du Grenouiller bleu. Il avait ça dans le sang.

Pour Orùk-Orù, les journées d'entraînement à l'arc avaient laissé des séquelles. Ici, dans sa paume de main et là, dans l'avant-bras. Il n'avait plus tout à fait la même dextérité ces jours-ci. Mais il allait se rattraper, il fallait seulement que ça lui revienne. Lui non plus n'était pas mauvais à ce jeu-là, en temps normal.

Après l'avoir épuisée, voire légèrement assommée contre un tronc, on pose la sauterelle par terre, devant une pierre qu'on soupçonne d'abriter un scorpion gris. On la bouge de temps à autre en tirant sur la laisse, on se recule, et dès que le scorpion sort de sa cachette on

l'attrape par le dard. Il faut être vif, ne pas y aller par quatre chemins. Le dard s'aplatit si on l'écrase proprement entre deux doigts, et le venin se vide aussitôt. C'est plutôt facile quand on a le coup de main.

La pauvre sauterelle avait peine à se remuer avec trois pattes amochées, et les deux garçons durent rester concentrés pour ne pas se mettre à rire. Surtout que cette fois encore, ils avaient visé juste : le scorpion ne tarda pas à se montrer.

— Je l'ai !

Une prise parfaite.

— Bien joué ! s'enthousiasma Xham'pac.

C'était le moment préféré d'Orùk-Orù : les pinces ! Il arracha d'un coup les deux grosses pattes avant, une pour l'attrapeur, l'autre pour le perdant. Ils écrasèrent en même temps la carapace de chitine et en tirèrent la chair tendre, juteuse, au goût aigre et sucré. À présent, le petit père n'était plus qu'un insecte facile, une proie bien innocente. Ne restait qu'à abréger ses souffrances. D'une seule bouchée. Chaude, croquante, délicieuse. Le privilège du gagnant !

La forêt sembla les applaudir. En tout cas, eux, ils se sentirent très fiers. Et Orùk-Orù eut quelque chose d'un héros quand il balança le dard par-dessus son épaule.

Dans les arbres, tout là-haut, les singes hurleurs se mirent à chanter. Ils rassemblaient les troupes. La nuit n'allait plus tarder maintenant, il fallait prendre le chemin du retour.

Un œil sur le tapis des feuilles, l'autre sur les branches étrangleuses, les deux garçons enchaînèrent

les racines noueuses et avancèrent en direction des aboiements dans le lointain.

Comme il s'arrêta pour observer la couleur du ciel à travers le feuillage, Xham'pac aperçut une silhouette dans les hauteurs, au milieu des branches terminales.

— Attends ! murmura-t-il à Orùk qui se figea aussitôt.

Les deux garçons observèrent la canopée. Il y avait un homme là-haut. Petit. Ou plutôt un jeune de leur âge. Sans tatouage, sans bracelet ni ceinture. Pas d'arme, pas de décoration, aucune coupe de cheveux. Un enfant sans tribu, peut-être une fille d'ailleurs. Avec des yeux si brillants qu'on les distinguait clairement dans l'ombre du feuillage.

— C'est un esprit ! affirma Xham'pac. Un esprit de la forêt.

— Mais il est trop jeune. Ils sont toujours vieux les esprits dont parle l'Ogresse.

— Je te dis que c'en est un, j'en suis sûr ! N'en parle à personne, sinon ils voudront le chasser, ils croiront que c'est un jeune du Peuple des Hauteurs.

— Qu'est-ce que tu veux faire, alors ?

— Viens ! Suis-moi.

Ils se mirent à courir à travers bois, sautèrent de tronc en tronc et regagnèrent rapidement les premières maisons-toits. Les chiens étaient excités et les coqs battaient en retraite dans leur poulailler. Tout le monde était de sortie, les petits couraient en riant, les mères tenaient les bébés accrochés à leur sein, même la vieille Yek-Yek était en train de yek-yeker au bras de sa sœur.

Joues-basses était de retour.

Joues-basses. C'était ainsi qu'on l'appelait sur les bords du Xinane.

Le premier jour il était arrivé seul, en chantant. On avait entendu de drôles d'airs parmi les cris de la forêt, une mélodie nouvelle. Et différente. Les villageois l'avaient laissé approcher, méfiants, mais pas hostiles. Sa musique les amusait. Une fois arrivé au village, il avait montré patte blanche et avait demandé avec des gestes bizarres s'il pouvait rester quelque temps parmi eux. Au début, il passait ses journées à sourire bêtement en agitant ses doigts sur le ventre lumineux « d'une feuille de pierre », comme disaient les enfants. Il observait les tatouages, les coupes de cheveux et les bijoux. Il essayait de comprendre les coutumes du peuple des Attrapeurs de Scorpions. Il avait noté que les jeunes hommes de treize ans et moins n'étaient pas tatoués et portaient les cheveux longs jusqu'aux épaules. Ceux qui avaient plus de treize ans, comme Xham'pac et Orùk-Orù, avaient la coupe courte et le front dégagé sur lequel était tatouée une simple ligne horizontale. Leurs biceps aussi étaient entourés d'une ligne noire. En revanche, les hommes mariés portaient une deuxième ligne parallèle, tant sur le front que sur les bras, et des boucles d'oreilles en os leur sortaient des lobes. De leur côté, les femmes de plus de dix ans étaient toutes tatouées de cercles sur le ventre et de trois lignes parallèles sur le front. Certaines s'affichaient avec de lourdes boucles d'oreilles de plumes ou de bois, d'autres pas. Mais tous, hommes et femmes, étaient habillés d'une ceinture de cuir à laquelle ils accrochaient toutes sortes de choses étranges. Des colifichets sans doute, ou des amulettes porte-bonheur.

Après plusieurs visites, Joes-basses avait essayé de parler la langue de la forêt, mais il n'avait pas réussi à saluer correctement. C'était devenu : « Je vous remets mes joues-basses ». Tout le monde s'était mis à rigoler et le chef Papé Nati avait demandé s'il devait lui couper les bajoues pour les ajouter à sa coiffe. C'était resté. L'homme blanc avec sa moue barbue, ses chapeaux gras et son air de chien battu, on l'avait appelé Joes-basses.

Ensuite, il était revenu de temps en temps. Il avait essayé de parler avec les villageois. La plupart du temps ça n'avait pas donné grand-chose, alors il avait pris l'habitude de se taire. Il n'avait jamais autant appris qu'en se taisant, et en écoutant.

Un jour il avait dit : « La pluie est meilleure ce matin ». Personne ne lui avait répondu. Mais personne n'avait ri non plus.

Cet après-midi-là, il n'était pas arrivé seul. Deux autres blancs l'avaient accompagné jusque dans ce coin reculé de la forêt équatoriale. Deux blancs, tout aussi gras et ruisselants. Ils ressemblaient à Joes-basses, mais avec des traits plus nerveux et sans la barbe. Leurs regards croisèrent furtivement ceux de Xham'pac et Orùk comme ils quittaient la forêt, puis les trois étrangers se concertèrent dans une langue étrangère. Il régnait une ambiance bizarre dans le village. Les femmes n'étaient pas bavardes et un sentiment de malaise flottait dans l'air. Seul Papé Nati était avec les blancs.

Plus loin, derrière la troisième maison-toit, les archers rouges s'étaient regroupés et tournaient le dos au reste du village. Il y avait là le père de Xham'pac et le grand-père d'Orùk-Orù. Ce dernier semblait très

énervé, on pouvait l'entendre dire de sales mots et faire de mauvais gestes à répétition.

Les discussions étaient animées, de tous les côtés.

Mais il ne se passa rien. Le soir avança tout doucement au-dessus des rumeurs et des angoisses partagées, les femmes attisèrent les foyers et se remirent à discuter comme si de rien n'était. Avec la nuit, les chiens se glissèrent sous les toits et attendirent les restes. Tout sembla rentrer dans l'ordre. Les archers finirent par se rapprocher du centre pour profiter du grand repas et de la lumière chaude. Même Auré, le grand-père d'Orùk. Mais leurs visages étaient fermés. Ils n'avaient pas le sourire et partageaient la même ombre dans le regard. Une ombre menaçante.

— Il faudrait que je pose une question à la Wilkeya, confia Xham'pac pendant le repas.

— Elle ne viendra pas, lui répondit sèchement son père.

— Elle ne va pas manger ? Elle ? L'Ogresse du Creux !

— Non. Pas ce soir.

Kervak était catégorique, alors son fils n'insista pas.

Il se passait forcément quelque chose de grave pour que leur chamane ne soit pas là, à s'empiffrer joyeusement en racontant ses histoires de bonnes femmes que les hommes aimaient tant. Et les guerriers n'avaient pas l'air de vouloir danser. Pourtant Papé Nati avait décrété que ce soir, c'était soir de cérémonie. Il voulait en mettre plein la vue à ses invités, et pour ce faire il portait sa coiffe jaune et bleue. Il fallait qu'il y ait du poisson, des soupes et

des chants. Les femmes se mirent donc à chanter chacune leur tour, parfois ensemble. Des comptines pour enfants, des airs de préparatifs de repas ou des paroles pour éloigner les serpents. On eut le droit à la chanson des deux oiseaux, à la vieille mélodie du lézard, à la recette du pain de manioc. Tout sauf des chansons de fête. Mais les hommes blancs ne voyaient pas la différence, ils ne savaient pas à quoi ressemblait une vraie cérémonie. Ils ne savaient même pas comment se comporter pendant les repas. Tous les villageois étaient gênés de voir les feuilles des deux nouveaux rester pleines indéfiniment, c'était à peine s'ils touchaient à leur nourriture. Au reste, on voyait bien qu'ils mangeaient tout un tas d'aliments mystérieux sortis de leurs vêtements puants.

Joues-basses l'avait compris très tôt : s'il voulait être bien reçu, il fallait qu'il amène des cadeaux. Jusqu'à présent ce qui avait eu le plus de succès, c'étaient les boîtes de nectars pétillants. Au début ça avait surpris le palais des indigènes, mais les enfants s'étaient rapidement accoutumés et les engloutissaient désormais à toute vitesse. En plus, ça donnait un parfum amusant à l'urine.

Le point positif de cette soirée, c'était l'équation : deux nouveaux arrivants égal deux fois plus de boissons sucrées.

Quand Xham'pac et Orùk-Orù vinrent se servir dans le grand coffre blanc comme ils le faisaient chaque fois, les deux rondouillards qui ne s'attendaient pas à tant de familiarités eurent un léger soubresaut. Puis un sourire forcé assez ridicule.

À la tombée de la nuit, Xham'pac rejoignit son

hamac. Dans celui d'à côté, sa mère était déjà étendue.

— Pourquoi est-ce qu'ils sont là ? demanda le jeune homme.

Le feu dehors allait bientôt s'éteindre. Ce n'était pas le moment.

— Qu'est-ce que t'a dit Papa ?

— Ils sont venus voir qui nous sommes.

Xham'pac ne comprenait pas. Sa mère eut un petit sourire.

— Ils veulent observer notre façon de vivre ici, lui expliqua-t-elle, notre façon de faire des maisons-toits, notre façon d'attraper les scorpions. Ils veulent connaître nos recettes de cuisine.

— Et vos comptines de mamans.

— Voilà, c'est ça.

Xham'pac se tordit de rire dans son hamac. Elle dut le taquiner avec l'une de ses fichues herbes-lianes qu'il laissait toujours traîner.

— Chut !

— Mais pourquoi faut-il qu'ils viennent nous voir ? demanda Xham'pac en chatouillant le bras de sa mère.

— Les hommes du village ne veulent pas qu'on vienne les voir, rectifia Lakfata. Ils veulent surtout qu'on les entende. Que les Autres, là-bas, les entendent. Qu'on entende la voix de notre peuple. Comme quand on chante fort, tous ensemble, la nuit, pour prévenir la forêt de notre présence. Les hommes blancs qui sont là, ce soir, iront dire aux autres hommes blancs qui sont là-bas, dans leurs forêts, que nous sommes là, dans cette forêt, et que nous vivons ici, de cette façon. Ils leur diront que nous sommes d'accord pour qu'ils restent là-bas, ailleurs, tout

autour. Et que nous, on reste là, au milieu.

Non, Xham'pac ne comprenait toujours pas. Il ne voyait pas ce qu'il y avait d'intelligent à faire connaître sa position. Et puis leur forêt était assez grande et assez forte pour tenir à l'écart tous les gros blancs du monde.

— Regarde-les, on dirait qu'ils vont se mettre à pleurer !

La plus belle plume d'Orùk-Orù, ce n'était pas celle qu'il incrustait dans sa première flèche du matin, mais celle qui lui restait une fois sa botte de projectiles constituée. Celle qui allait réveiller ce feignant de « Xham'pac la main agile » !

— Arrête ! Je ne dors pas.

Ce qui était vrai. Il s'était réveillé bien avant l'aube et n'avait pas pu se rendormir.

— Tu n'as rien vu cette nuit ?

— Vu quoi ? s'étonna Orùk.

— L'esprit. Il est revenu.

— Dans le village ?

— Non, dans mon sommeil.

Ça n'avait pas l'air rassurant vu la tête de Xham'pac.

En effet, ce n'était pas rassurant, c'était même effrayant. Il se sentait profondément triste et nauséux.

— Tu sais, cette sensation que pendant un moment, tout a basculé. Tout ce que tu connais. Ta vie. Elle a basculé dans quelque chose d'autre. Quelque chose de pas normal. Il y avait cet esprit, dans l'arbre, dans les branches du haut, là où on l'a vu. Il me regardait et il me montrait le ciel. C'était la nuit. Et l'instant d'après, c'était le feu. Pas juste la

lumière du jour. Non, un incendie dans tout le ciel. Du feu, rouge et chaud. Et puis plus rien. Plus une seule étoile, plus de soleil, plus de matin. L'aube ne venait plus. Tout était sombre et gris, partout. Rien qu'une longue nuit grise. Plus un bruit dans la forêt. Plus d'oiseau, de jaguar ou de singe. Toutes les créatures étaient étalées sur le sol, mortes. Les feuilles tombaient des arbres. Même l'esprit tombait. Je le voyais tomber, j'entendais sa chute. J'allais à sa rencontre, mais il se mettait à faire si froid ! Mes pieds, mes doigts, mon nez ! J'avais le nez douloureux, tout engourdi.

Il en frissonnait encore.

Il s'arrêta. Il n'avait plus envie d'en parler. Ou à la Wilkeya, alors.

— Tu crois qu'un esprit est venu te parler dans ton sommeil ? Orùk se mit à rire. Mais tu as trouvé une fille que tu veux nourrir, tu veux dire ! La fille de l'arbre ! C'est pour ça que tu es tout chamboulé.

Et la cantonade allait bientôt le savoir.

Mais ça n'amusa pas Xham'pac. Pas ce matin. Là, derrière ses côtes, dans son ventre, il ne se sentait vraiment pas bien.

— Tu ne peux pas la voir, lui annonça Kervak, elle ne veut voir personne.

— C'est à cause des hommes blancs, n'est-ce pas ?

— Entre autres.

Xham'pac considéra son père avec des yeux fatigués.

— Et de la plante-grenouille ?

— De quoi ?

C'était le grand sujet des hommes ces derniers temps. Kervak avait beau faire l'innocent, il savait

très bien de quoi parlait son fils. Mais aujourd'hui, c'était surtout un sujet qu'il fallait éviter.

— Pourquoi tu veux la voir, la Wilkeya ?

— Je dois lui poser une question. À propos de quelque chose que j'ai vu.

— Tu ne peux pas me la poser à moi, ta question ?

— Tu n'auras pas la réponse.

À son tour, Kervak considéra son fils avec gravité.

— J'ai vu un esprit, précisa Xham'pac, je suis sûr qu'il voulait me dire quelque chose.

Le garçon était tout ce qu'il y avait de plus sérieux.

— Si je t'emmène la voir, tu devras faire vite. Ils vont bientôt revenir, et je dois être là à leur retour.

La dernière maison-toit en bas de la colline, la plus petite, la plus excentrée. Celle qui restait tapie dans l'ombre des grands arbres toute la journée, au pied du village, en dehors des sentiers battus. Les enfants ne descendaient jamais jouer par ici, même les chiens n'y allaient pas. Cette maison, c'était celle de la Wilkeya, de la chamane noire, de l'Ogresse du Creux.

C'était là que Xham'pac était né. Là que tous les enfants du village naissaient. Là que les femmes donnaient la vie en gémissant. C'était aussi là qu'on allait pour se faire soigner. Là que Kervak amenait les grenouilles bleues capturées pour que la sorcière en extraie le poison à appliquer sur les pointes de flèches. Là que transitaient toutes les bizarreries de la forêt, les choses que les hommes n'avaient encore jamais vues, tout ce qu'ils ramenaient d'étrange de leurs séances de chasse.

Xham'pac sentit la boule dans son ventre se nouer

un peu plus fort lorsque son père poussa la porte de la petite maison.

— Ton fils est mourant, Grenouiller ?

— À toi de me le dire, Sorcière !

Xham'pac reconnut la voix de l'Ogresse, mais il n'arrivait pas encore à la voir. Ses yeux devaient se faire à l'obscurité et son odorat à cette odeur prenante, agressive, qui assaillit ses narines et lui retourna l'estomac. Une odeur de vomi, de poisson pourri et de vieilles peaux de bananes.

Dans un premier temps, il n'arriva à distinguer que l'estrade surélevée devant eux, et la silhouette du tronc de charpente au-dessus de leurs têtes. Puis il vit le trou. Le trou sous l'estrade. Le trou qui ouvrait une porte aux esprits pour qu'ils puissent sortir du sol. Ce trou béant dont on ne pouvait voir le fond. Le Creux.

La plate-forme sur laquelle elle recevait les visiteurs surplombait le Creux. On pouvait le voir à travers le plancher ajouré. On voyait bien qu'il n'avait pas de fond, pas de fin.

— Approche-toi donc, mets-toi là et dis-moi ce qui t'amène.

Comme à son habitude, la Wilkeya était repoussante. Sûrement pour effrayer les esprits, qu'ils restent sous terre. Ou sinon pour que les jeunes hommes la laissent tranquille. Parce qu'il n'y avait pas un endroit que Xham'pac et Orùk-Orù évitaient plus que cette partie du village. La Sorcière n'était pas vieille, mais elle était peinte de noir, des pieds à la tête. D'un noir absolu. Seul le blanc de ses yeux et de ses dents ressortaient dans la pénombre. Et la broussaille de ses cheveux en bataille. Pour le reste, elle était pratiquement nue et chiquait toujours des baies rouges qui lui donnaient une haleine fétide.

— Raconte-lui ce que tu as vu, l'enjoignit Kervak.

Après un moment d'hésitation, le jeune homme se mit à faire le récit de sa rencontre dans la forêt, puis raconta son rêve en détail, les yeux rivés sur les stries de l'abîme insondable, sous ses pieds. La Wilkeya en profita :

— Tu sais que si tu mens, les esprits fourbes viendront te chercher et t'emporteront sous terre. Tu n'oserais pas mentir, n'est-ce pas ?

Elle lui examina les yeux, les oreilles, l'intérieur de la bouche avec ses gros doigts.

Le garçon ne mentait pas.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Orùk-Orù.

— Que ce n'était pas elle !

— C'est tout ?

— Non, elle m'a donné ça.

Xham'pac montra le minuscule crâne attaché à sa ceinture. On aurait dit une des sculptures du Tailleur d'Os.

— C'était un message alors ?

— Elle a dit que ce n'était pas bon signe, que c'était un mauvais présage et qu'elle devait consulter les ancêtres.

— Toute seule ?

— Je ne sais pas, je crois.

Les archers rouges étaient de retour et s'entassaient devant la grande maison commune. Ils avaient accompli leur mission : capturer un singe vivant.

Pieds et poings liés à un long morceau de bois, l'animal ne vociférait plus. Il restait immobile, pareil au scorpion démembré, son regard affolé se baladant partout tandis que les chiens tiraient de la truffe pour

le sentir.

Puis ce furent aux hommes du deuxième groupe, Papé Nati en tête, suivi des trois blancs potelés, de revenir. Ils rapportaient une grosse branche durement arrachée à la plante-grenouille.

— Kervak va nous préparer la purée dont je vous parlais, affirma Papé Nati. Regardez, regardez comment il s'y prend.

Joues-basses fit un pas en avant puis se mit à commenter dans sa langue, et à ses condisciples, les gestes du Grenouiller.

*

Contrairement à ce que laissait entendre son nom, la plante-grenouille n'avait aucun rapport avec le batracien, sinon la couleur éclatante du champignon renflé qui parasitait ses branches et qui n'était pas sans rappeler le bleu électrique des grenouilles venimeuses.

Dans cette forêt reculée de l'Acre brésilien qui jouxte la frontière du Pérou, la découverte était tout à fait nouvelle et insolite. C'était Auré le Marcheur, le grand-père d'Orùk-Orù, qui était tombé en premier sur cet étonnant phénomène. Ensuite, tous les yeux du village s'étaient tournés vers ce petit miracle de la nature qui avait trouvé à naître au milieu d'un triangle d'hévéas.

Pour faire simple, la plante-grenouille tenait d'une symbiose atypique entre un champignon à la matière bleue fluorescente et un buisson aux rameaux grêles. Buisson qui n'avait jusqu'alors d'utilité pour les habitants de la forêt que ses petites feuilles cireuses, dont on pouvait facilement retirer l'humidité pour se

laver les doigts.

*

Une fois la branche et son excroissance bleue écrasées dans un récipient de terre, il suffisait de retirer les fibres élastiques du bois puis de chauffer la purée obtenue, en veillant à bien arrêter la cuisson avant que la mixture ne se mette à faire de grosses bulles.

Kervak touilla une dernière fois puis retira le bol des braises. À la demande de Papé Nati, deux hommes approchèrent le singe roux qui s'agitait de nouveau dans l'indifférence générale. On donna une flèche au Grenouiller qui écarta le poil sur le dos de l'animal et planta, d'un coup sec, la pointe du projectile dans la chair. Un cri, une éclaboussure de sang, la scène paraissait barbare aux yeux des blancs qui affichèrent tous trois une expression révoltée. Mais Kervak plongea ses doigts dans la mixture bleue et l'appliqua sans plus attendre sur la plaie de l'animal. Lequel couina encore un peu, trembla et se tut. Le père de Xham'pac cracha sur le cataplasme pour nettoyer la purée de champignon. À l'endroit où le bout de la flèche s'était enfoncé, la plaie cicatrisait déjà, le sang ne coulait plus.

Comme d'habitude, personne ne comprit les trois hommes blancs quand ils recommencèrent à parler mais, clairement, ils étaient très excités. Et à en croire leurs larges sourires, pour un court instant la forêt ne leur faisait plus peur.

L'après-midi suivant, les hommes blancs eurent un comportement incompréhensible. Le plus grand et le

plus chauve tournait frénétiquement, une main collée à l'oreille. Parfois il se mettait à exécuter une danse étrange en tendant un objet lumineux vers le ciel, monté sur une souche. Il parlait fort, se grattait les fesses et continuait à dessiner des cercles en marchant.

Les deux autres, Joues-basses et son ami « aux yeux clairs », discutaient sans fin avec Papé Nati. Réticent, le chef du village regardait les feuilles très blanches et très fines qu'on lui présentait, sans daigner les parcourir. Mais ils insistèrent. C'était pour le bien du village, assurait Joues-basses, pour qu'on reconnaisse leur savoir, que la tribu des Attrapeurs de Scorpions soit connue et respectée par les autres blancs, partout dans le monde. Mais Papé Nati n'allait pas dessiner sur une feuille pour être respecté.

— Le jaguar me respecte parce qu'il sait que je suis fort, rapide, et que j'ai des armes. Pas parce que je dessine sur les feuilles du bananier ou que sais-je ! Dites aux hommes que nous sommes ici, que c'est chez nous, que nous sommes forts et armés, ça suffira !

Mais les choses étaient différentes dans le monde des blancs. Tout passait par le dessin et les feuilles blanches, depuis des temps immémoriaux. Ce que Papé Nati trouvait stupide et ridicule. Mais si Joues-Basses et ses amis blancs ne pouvaient pas rentrer avec une preuve de leur contact, personne ne croirait, là-bas, chez eux, qu'il y avait un peuple à protéger, ici, dans ce coin de la forêt.

Mais on n'avait jamais protégé les villageois, ils s'étaient toujours débrouillés seuls. Et ils s'en étaient très bien sortis jusqu'à présent ! C'était leur forêt, ils la connaissaient et elle les connaissait. Il n'y avait pas

de problème.

Ce soir-là, pour la deuxième fois en deux jours, l'Ogresse du Creux qui mangeait habituellement pour quatre et parlait pour dix n'assista pas au repas du soir avec le reste de la tribu. Elle n'était même pas chez elle.

Ce soir-là, les femmes ne chantèrent pas, les hommes non plus. Ce n'était plus soir de cérémonie. On écouta les insectes grésiller, les papillons nocturnes griller dans les lampes noires des étrangers qui n'arrêtaient pas de s'esclaffer.

Ce soir-là, on éteignit le feu plus tôt, mais les hommes blancs continuèrent à discuter jusqu'à très tard, ce qui énerva beaucoup les villageois qui le firent savoir à plusieurs reprises.

Un bruit terrifiant dans le ciel réveilla en sursaut la maisonnée. Le jour n'était pas tout à fait levé, les singes n'avaient pas encore dissipé la brume de leurs hurlements et les étoiles étaient encore visibles sur le lit de la nuit. Xham'pac sauta sur ses pieds et sortit voir. Un oiseau de pierre bleu et noir, énorme, venait de passer en produisant le vacarme d'un torrent déchaîné et s'éloignait à présent en direction du Peuple des Hauteurs. Apeurés, alarmés, les habitants quittèrent leurs refuges de feuilles et se regroupèrent instinctivement devant la maison commune. Dans une colère noire, la Wilkeya s'approchait à grands pas en demandant à ce qu'on allume un feu sur-le-champ. Quand les femmes eurent terminé, elle prépara des torches avec une résine noire dont elle enduisit de gros morceaux de bois, puis les alluma l'une après l'autre.

— La plante-grenouille ! hurla-t-elle sans donner d'explication.

Les chasseurs rouges s'équipèrent des torches, prirent leurs arcs et leurs flèches, et se précipitèrent dans la forêt, accompagnés du Grenouiller, de Papé Nati et de quelques jeunes hommes farouches.

Xham'pac et Orùk-Orù ne se quittaient pas. Les archers avançaient vite, il était difficile de les suivre. Mais bientôt, une lumière blanche illumina la forêt de l'intérieur et les torches s'arrêtèrent de courir. Dans un périmètre grillagé, derrière de hautes barrières, des hommes blancs aux tenues noires et bleues tournaient entre les arbres. Les hommes du village ne pouvaient plus avancer. Ils longeaient les barrières, mais elles s'enchaînaient sans fin. Ils virent soudain le vieux Joues-basses venir à leur rencontre, de l'autre côté du grillage froid. Son regard était éteint, sa voix sombre, mais son parler en langage de la forêt était étonnement précis et juste :

— Ces hommes nous ont menti, ils m'ont menti à moi aussi ! Ils ne s'intéressent pas à votre village ni à votre culture, ils n'en veulent qu'à votre plante-grenouille. Réagissez, ils ne peuvent pas vous la prendre, c'est votre seule chance d'avoir une place à tout jamais dans cette forêt, et ils sont en train de vous la voler. Ils vont tout arracher. D'autres blancs, des amis à moi, sont de l'autre côté du fleuve vert. Ils vous aideront à bloquer la route de ces hommes, là, habillés comme ça, avec du bleu sur l'épaule. Ne les laissez pas faire, sinon ils vous prendront tout, vos maisons, vos hamacs, ils tueront votre chef et votre chamane pour vous désorienter, ils vous voleront votre terre.

Le hamac de quelqu'un, ça ne se vole pas !

On le construit soi-même, avec l'aide de son père. Il a l'odeur de nos doigts, de notre sueur, de notre salive nocturne, de nos petits pets discrets. Il ne ressemble à aucun autre. Il s'est habitué à notre poids, à nos mouvements, à nos positions. Il épouse parfaitement nos formes, parfois même un peu trop. Mais il est à notre image. Personne d'autre ne le trouverait confortable.

Un hamac, c'est sacré. On veut être enterré avec le sien. Surtout le tout premier. Celui qui a gardé une trace infime, mais bien présente de l'odeur de son père. On veut l'emmener avec nous dans l'Après-Monde.

Un hamac, ça ne se partage pas, ça ne se prête pas. Chacun doit avoir le sien.

Alors pourquoi ces blancs voulaient-ils leur voler ?

Toute la zone autour des plantes-grenouilles était saccagée, la terre retournée, les arbustes avaient les racines en l'air et le tapis des feuilles mortes était systématiquement nettoyé. Les hommes blancs n'avaient de délicatesse que pour les buissons aux champignons bleus. Dans un premier temps. Puisque d'autres hommes blancs arrivèrent encore (ils s'étaient multipliés dans la nuit, il y en avait partout ce matin !) qui poussaient de grands coffres, un peu comme le coffre des boissons pétillantes, mais en plus hauts, et en plus transparents. Ils ouvrirent les portes des coffres et posèrent à l'intérieur, d'un mouvement presque synchronisé, tous les pieds de plante-grenouille soulevés de terre, les installèrent

dans de larges pots noirs et refermèrent.

Une rumeur se levait côté villageois, qui fut aussitôt couverte par le grondement de l'oiseau de pierre. Il était revenu et survolait désormais ce coin de la forêt, à la façon d'un colibri géant, en soufflant violemment sur la cime des arbres. À travers les feuilles frémissantes, une liane grise descendit vers le sol, à laquelle les hommes blancs accrochèrent un premier coffre transparent, puis la liane vint en chercher un deuxième, puis un troisième, et ainsi de suite.

Papé Nati clamait très fort qu'ils ne pouvaient pas faire ça, mais en vérité, il était impuissant. Ils étaient tous impuissants. Jusqu'à l'arrivée de la Wilkeya qui insuffla sa colère aux hommes du village en rugissant de toutes ses forces :

— Arrêtez-les ! Arrêtez-les ! Faites tomber leurs murs, arrêtez-les !

Les grillages se mirent à trembler en faisant un raffut de tous les diables. Le vacarme augmenta progressivement. Le bruit devenait assourdissant. Même Xham'pac et son ami s'y donnaient à cœur joie. Un peu plus loin, un mur céda enfin et les hommes s'apprêtèrent à rentrer dans le périmètre, quand trois hommes blancs dans leur tenue noire s'interposèrent, un long bâton noir en travers du torse qu'ils pointèrent en direction des villageois, et tirèrent.

BANG ! BANG ! BANG !

Puis un silence interminable.

L'oiseau de pierre avait quitté le ciel, les plantes-grenouilles avaient disparu et quatre hommes du village étaient étalés sur le sol, leurs pieds coincés dans le grillage couché.

— Papa ! hurla Xham'pac.

Mais les hommes blancs avaient tiré au-dessus de leurs têtes, ils n'étaient pas morts. Juste choqués.

Sans ménagement, et parfois en les frappant de leurs bâtons tandis qu'ils rampaient misérablement, les hommes blancs les poussèrent un à un hors du périmètre, relevèrent la barrière et leur firent signe de ne plus essayer de passer.

En toute hâte, Xham'pac bouscula les chasseurs rouges pour retrouver son père. Il était à genoux, accroché au tronc d'un arbre. Il ne pouvait pas lever les yeux ni retirer la main de son visage. Il pleurait ! Il tremblait, et il pleurait.

Ce n'était pas le seul. La Wilkeya aussi avait les yeux rouges et les mains tremblantes. Seulement, jusqu'à ce matin-là, Xham'pac n'avait jamais vu son père pleurer.

Alors quand tout fut fini, quand tous les hommes blancs furent partis, les villageois restèrent longtemps dans la forêt silencieuse, devant le spectacle impensable de la nature dévastée et de la terre détruite. Ils ne comprenaient pas. On venait de massacrer leur territoire, d'arracher leurs racines, de souiller leurs ancêtres. Il n'y avait pas de mot dans leur langue pour définir leur sentiment, pour donner un sens à ce qu'ils venaient de vivre.

Ce jour-là fut un jour de deuil pour le village.

On n'alluma pas de feu, on ne récolta pas la papaye, on ne sortit pas les poules.

On attendit pendant des heures. Un signe, un espoir, une explication. N'importe quoi qui permettrait de comprendre, de pardonner, de passer à

autre chose, d'avancer.

Elle ne l'avait jamais fait jusqu'alors, mais la Wilkeya vint s'asseoir à côté du jeune homme. Pour échanger avec lui, savoir ce qu'il avait vu.

Mais après ce matin-là, l'esprit de la forêt ne se remontra jamais à Xham'pac. Ni à aucun membre de la tribu des Attrapeurs de Scorpions.

Chapitre Un

Le survivant solitaire

*« Elle dit que la douleur
lui apprend l'essence de la Vie. »*
Extrait des Recueils d'O.R.

Il est des endroits dans le monde dont on ne saurait dire qu'ils accueillent des enfants tant les environs sont lugubres et les lieux austères. Tel est le cas par exemple du vieux bâtiment de la rue Aniel coincé entre deux avenues bruyantes, et dans l'ombre toute la journée de l'immeuble moderne, sur le trottoir d'en face. Avec ses grandes fenêtres à barreaux et ses portes en métal aux lourds battants, on croirait entrer dans une ancienne prison, ou dans un asile de fous. Ou pire encore, dans une banque. Mais une fois à l'intérieur ce sont des rires d'enfants qui surprennent le visiteur. Des rires en provenance de l'étage, ou du grand salon du rez-de-chaussée.

Sur le mur de droite, une longue baie vitrée surélevée permet une surveillance depuis les bureaux administratifs, et au bout de ce vestibule, une double porte donne accès à la cour intérieure. Nous voici arrivés dans l'orphelinat des Sœurs Aniel – aujourd'hui appelé maison d'enfants à caractère social – en ce vendredi matin de février, dernier des vacances d'hiver.

— Attention à la marche !

Myriam Dif, toute en rondeurs, grosses lunettes et sourire autoritaire, tira sur la main du petit Damien Bélancel, dix ans et demi, la maigreur incarnée dans ses vêtements trop larges.

— Tu vas voir, ils vont te trouver une chambre super sympa, tu vas être comme un coq en plâtre ! promit-elle avec beaucoup de sérieux.

Mais le garçonnet ne releva pas. Il n'avait pas envie de rigoler. Pas plus qu'il n'avait envie de découvrir cette chambre, à l'étage, qu'une dame du centre d'accueil leur présenta comme s'il s'agissait d'un palace :

— Tu auras le lit du dessous, près de la fenêtre, annonça l'animatrice. Regarde, tu as une chaise rien que pour toi et le deuxième tiroir de la commode.

— Ouah ! exagéra Myriam qui cherchait manifestement à tirer un sourire à l'enfant.

Mais il n'eut aucune expression, posa son sac à dos et son anorak sur le sol et retourna dans le couloir où il manqua d'être bousculé par deux fillettes se poursuivant l'une l'autre.

— C'est ta dame de l'Azeu ?

Il se retourna précipitamment. Plus petite que lui, les cheveux crépus retenus par un bandeau bleu et ses joues blanches zébrées de crayon rose, une résidente de neuf ans le regardait fixement.

Pour les enfants placés par l'aide sociale à l'enfance, les jeunes femmes qui s'occupaient de leur dossier s'appelaient toutes les « Dames de l'Azeu », à cause de l'abréviation A.S.E. dont ils prononçaient maladroitement le S et le E final. Myriam Dif était donc la dame de l'Azeu de Damien, et pour l'heure elle murmurait à l'oreille de sa collègue du centre

d'accueil.

— Tu viens ?

Les deux enfants gagnèrent le niveau inférieur et s'installèrent autour d'une minuscule table turquoise entourée de tabourets en plastique. Dans le grand salon, quantité de livres dans les bibliothèques, de jouets dans les casiers de rangement, des fauteuils et des canapés, mais aucun téléviseur. Sur la table, la fillette s'empara d'un tas de feuilles blanches.

— Ce stylo-là, il sent la cerise, et celui-là la fraise. On dirait que ce sont les mêmes, mais en fait, lui il est rose alors que l'autre, c'est du rouge. Tu vois ?

Elle dessina une première maison, puis une seconde. Enfin, des maisons... elle aurait voulu représenter des champignons transgéniques que Damien n'aurait pas vu la différence.

— Tu es de Nantes ? demanda-t-elle.

Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Il habitait effectivement le quartier HLM de Breil-Malville. Mais l'assistante sociale qui l'avait reçu au commissariat, lors de l'arrestation de ses parents, lui avait dit qu'il ne pouvait plus y retourner. Pas pour l'instant. Et comme la famille d'accueil qui avait accepté ses deux demi-frères n'avait plus de place pour l'aîné, la dame de l'Azeu avait décrété qu'il irait dormir quelque temps dans la maison d'enfants des Sœurs Aniel. Même si cela voulait dire un changement d'école dès le lundi suivant, ce qui ne l'enchantait pas du tout.

— Tu peux utiliser ce stylo, je l'aime pas. Il écrit bleu, mais il sent la framboise, c'est complètement débile.

Quatrième maison difforme et biscornue. Elle ne savait dessiner que cela.

— Moi, je m'appelle Cynthia, fit-elle fièrement, et ça fait déjà deux semaines que je suis arrivée. Tu veux que je te fasse visiter ?

Il n'eut pas à répondre, elle abandonna ses stylos aux parfums improbables et commença son tour du propriétaire :

— Ça, c'est la salle d'étude, mais les ordinateurs ne marchent pas donc personne n'y va jamais. Là-bas, c'est la cuisine. Tous les midis, il y a des frites. Et le soir, des crèmes au chocolat. Suis-moi, je vais te montrer quelque chose.

Elle s'arrêta devant une porte.

— Dans cette maison, si tu ne veux pas être privé de frites ou de dessert, ce qui compte le plus, c'est de faire attention aux portes. Surtout celles qui sont fermées. Ici, par exemple, c'est la réserve avec les boîtes de conserve et les congélateurs. Tu n'as pas le droit d'y aller. Tu vois, c'est fermé à clef.

Il y avait beaucoup d'autres portes comme celle-là. Celle de la salle de pause des animateurs qui se disputaient toujours à propos du café qui se volatilisait mystérieusement. Celle du bureau de la directrice Gilberte, derrière laquelle disparaissait le sourire des animatrices chaque fois qu'elles étaient convoquées. Celle de la cave, qui n'était pas verrouillée généralement, mais il n'y avait que le chauffe-eau en bas, et des rats qui grouillaient dans le noir (Damien eut un frisson dans le dos). Celle de l'appartement du Cornichon, l'homme d'entretien qui vivait sur place, et se reconnaissait aisément avec sa vieille blouse bleue qui sentait fort le vinaigre, son ventre rebondi et sa tête couverte de boutons. La légende disait même qu'il dormait dans un bocal géant et qu'il se baignait tous les matins dans le

vinaigre, mais elle n'était pas sûre pour le bocal, ça lui paraissait bizarre quand même de dormir debout.

Il y avait aussi la porte des bureaux administratifs au premier étage, et à deux pas de la chambre dans laquelle il allait dormir, celle du fantôme qui vit dans le placard.

Damien posa des yeux écarquillés sur la porte en question.

— Mais n'aie pas peur, on ne le voit jamais. Il passe tout son temps enfermé dans son placard. Moi depuis que je suis arrivée, je ne l'ai jamais aperçu. En même temps si c'est un fantôme, il attend sûrement la nuit pour sortir, réalisa-t-elle.

Cynthia avait son lit au rez-de-chaussée dans une chambrée de filles, ce qui expliquait peut-être qu'elle n'ait jamais été réveillée par sa présence.

— S'il sort, il doit rester à l'étage, ou monter dans le grenier, songea-t-elle en se grattant la tête. De toute façon, je n'ai pas peur des fantômes. Ah oui, le grenier aussi, il est fermé, il ne faut pas y monter, il paraît que c'est dangereux !

Si Damien avait osé, il l'aurait bombardée de questions. Au lieu de cela, il regagna sa chambre à reculons avec un air bizarre et Cynthia repartit massacrer ses crayons parfumés pour dessiner des bidonvilles.

Il ne pouvait pas parler. À chaque fois, c'était une catastrophe. Chez les autres, ça sortait naturellement de leur bouche, comme une cascade de mots. Ça paraissait magique. Mais chez lui ça sortait plutôt comme du tuyau de la douche quand « y a plus d'eau ». Ça ne sortait pas.

Ça ça ça ça tentait bien, m m m, mais ça voulait pas.

Alors il faisait tout pour ne pas parler. C'était plus simple ainsi.

Après être resté prostré un moment sur son lit, il retourna dans le couloir. Le « placard », c'était presque la porte d'en face, à côté de la deuxième chambrée du palier. Quel cauchemar ! Pourquoi avaient-ils enfermé un fantôme aussi près des chambres ? Pourquoi pas dans le grenier ? Il aurait été mieux là-haut.

Il tenta de se rassurer. Ce n'était peut-être qu'un cagibi, avec des balais et des serpillières à l'intérieur. Il allait s'approcher tout doucement, coller son oreille sans faire de bruit contre la porte, et il n'entendrait rien.

Il fit un bond en arrière. On respirait là-dedans. Quelque chose, ou quelqu'un respirait. Plutôt fort d'ailleurs. Ça semblait même remuer et ronchonner.

Cette fois, il ne quitta plus le lit ; il attrapa son sac et son anorak, se cala sous les draps et resta ainsi, sans bouger. On mit ça sur le compte de sa santé fragile, ou du chamboulement, et personne ne vint le déranger. Du moins jusqu'en soirée. Il ne mangea pas, ne but même pas. Quand les garçons vinrent se changer en ricanant, il ne broncha pas. Lorsqu'on le convia à dîner, il ne montra pas le bout de son nez.

Plus tard, quand la nuit tomba, que les animateurs furent partis et les garçons couchés, il voulut tout de même en avoir le cœur net. Toute cette histoire lui faisait peur, mais s'il ne faisait pas quelque chose, il n'arriverait plus à sortir de cette chambre et ne

trouverait plus jamais le sommeil. Il sortit donc de son lit, s'arma de courage et de la luciole escargot transmise par sa mère pour combattre le noir. Il se glissa derrière la porte sans réveiller les deux ronfleurs, et observa dans le couloir. La porte du placard était toujours fermée. Il se contorsionna et garda la pose jusqu'à ressentir une douleur dans le cou. Mais par chance il n'eut pas à attendre longtemps : le fantôme allait sortir. Le grincement des gonds de la porte fit le bruit d'une chèvre qu'on étrangle, avant de s'arrêter tout à coup. Même les deux ronfleurs marquèrent une courte pause. Le cœur de Damien sembla suspendu au-dessus du vide.

Petite, boulotte et bougonne, avec des yeux cernés jusqu'à l'os et dans une marinière deux fois trop petite pour elle, une fille mollassonne sortit de la pièce sombre et apparut dans la lumière des veilleuses du couloir. Elle était affreusement mal fichue et ressemblait davantage à un zombie qu'à une fillette de onze ans. Mais ce n'était certainement pas un fantôme. Elle n'avait rien d'ectoplasmique ni de transparent, elle ne flottait pas au-dessus du sol et plus important encore, elle ne faisait pas boouuuuh. Ce n'était donc pas un fantôme.

Mais alors pourquoi restait-elle toute la journée enfermée dans ce placard ? Et pourquoi attendait-elle la nuit pour sortir ?

Damien fut face à un dilemme : il pouvait attendre qu'elle disparaisse pour jeter un coup d'œil dans le cagibi, ou essayer de la suivre pour découvrir où elle allait. Il hésita un instant puis se mit à la poursuite de l'inconnue, au risque sinon de la perdre de vue.

D'un pas traînant, elle descendit les escaliers, emprunta le long corridor du rez-de-chaussée et

s'arrêta devant la porte de la cave en surveillant les environs. Pris de panique, Damien se cacha sur le palier de la salle d'étude, sa luciole à la main, et cessa de respirer. Plus un bruit alentour, seulement le tic-tac de la pendulette au-dessus de sa tête.

Elle ne devait pas l'avoir vu. Il resta encore quelques secondes immobile, puis sortit de sa cachette pour guetter l'entrée de la cave. Elle n'y était plus. Il s'approcha sur la pointe des pieds, tendit l'oreille. Comme l'avait dit Cynthia, l'accès au sous-sol n'était pas verrouillé. Ou alors la fille avait la clef. En tout cas, ne la voyant plus nulle part, il supposa qu'elle s'était enfoncée dans l'obscurité, en bas des marches. Il allait devoir s'y risquer aussi s'il voulait faire toute la lumière sur cette histoire de fantôme. Il chercha une veilleuse dans le couloir et appliqua sa luciole de caoutchouc contre la lueur jaune pour qu'elle se recharge. Il était alors sur le point de descendre quand il entendit un pas venir à sa rencontre depuis l'autre bout du couloir. Un pas plus lourd et plus rapide. Il se précipita à nouveau dans la salle d'étude, mais osa tout de même jeter un œil en catimini derrière lui, voir qui arrivait. Vieille blouse d'un bleu verdâtre presque gris, tête dégarnie et silhouette d'homme, quand il sentit l'odeur de vinaigre, il comprit aussitôt : le Cornichon rôdait. C'était la première fois qu'il le voyait, mais il savait que c'était lui. Il errait dans la nuit, sans doute à la recherche d'une victime. Ou d'un bocal géant. Mais lui aussi fit une halte devant l'entrée de la cave, scruta chaque extrémité du couloir puis disparut derrière la porte.

Tant que le Cornichon était en bas, pas question

d'y aller. Damien allait attendre un peu ; le bonhomme finirait bien par remonter en tenant la fillette par l'oreille et la raccompagnerait jusqu'à son placard. Damien en déduirait alors que la fille était simplement somnambule et qu'il n'y avait rien à voir dans la cave. Il pourrait ensuite retourner se coucher, persuadé que tout ça n'était qu'une mauvaise blague et qu'il n'y avait aucun fantôme dans cette maison. Il était presque soulagé. Presque. Parce que le Cornichon ne remontait pas. La fillette non plus. Ça faisait déjà dix minutes et toujours personne.

À pas de velours, il sortit de sa cachette, sa luciole serrée contre le torse.

Derrière la porte, aucun bruit. Du haut des escaliers, aucun bruit. Dix marches plus bas, aucun bruit non plus. Il sentit soudain la dureté du sol en béton sous ses pieds ; maintenant, il fallait s'enfoncer dans ce tunnel noir et froid dont il ne pouvait apercevoir la fin. Il ne voyait même pas à deux mètres devant lui. Entre ses doigts, seul son jouet luminescent produisait encore une faible clarté. À l'arrêt et le cœur battant, il crut ne jamais trouver les forces d'avancer quand il entendit soudain un éclat de voix au lointain, au fond du tunnel. Une voix d'homme caverneuse et incompréhensible.

Il avait faim, il était fatigué et ses pensées étaient confuses ; il n'arrivait plus à se rappeler pourquoi il était là, mais maintenant qu'il y était la curiosité était trop forte, plus forte que la peur. Sa mère n'arrêtait pas de lui dire : occupe-toi de tes oignons, tu vas t'attirer des ennuis à fourrer ton nez partout ! Chez lui, il n'avait jamais eu le droit de visiter les caves de l'immeuble. La porte d'accès était constamment fermée à double tour. Mais cette fois, personne

n'allait lui interdire de jouer les explorateurs.

Tout doucement ses yeux s'habituèrent à l'obscurité. Première porte sur la droite, une minuscule pièce vide sentant fort l'humidité et la moisissure. Deuxième porte à droite, le local de la chaudière. Entre les deux énormes réservoirs cylindriques, un rayon de lumière. Il y avait une autre porte, dissimulée par l'impressionnante machinerie. Avec mille précautions, Damien contourna le chauffe-eau et s'approcha. Le Cornichon était tout près, il pouvait sentir son odeur aigre flotter dans l'air, mêlée à un parfum chaud, amer et épicé que le jeune connaissait sans arriver à l'identifier.

— Chameau ! gronda une voix d'homme derrière la porte.

Plus aucun doute, il était là, dans cette pièce. Le pouls rapide, les mains moites et tremblantes, Damien se pencha sur l'entrebâillure pour espionner à l'intérieur.

En premier lieu, il vit une vieille table d'écolier. Une très vieille table qui tenait à peine debout. Sous cette table un fourbi d'entonnoirs, de bouillottes déchirées, de morceaux de charbon et de papiers noircis. Il n'y voyait pas très clair, mais il lui sembla quand même apercevoir un rat passer derrière cette accumulation de déchets et repartir aussitôt. Beurk !

Sur la vieille table, une machine sale coulait tranquillement son liquide noir en dégageant cette fameuse odeur amère et épicée. C'était donc ça, du café ! Un dernier *ploc* et le bol fut plein. Les pieds d'une chaise raclèrent le sol, il y eut du mouvement dans la pièce et une ombre massive s'approcha de la cafetière. Damien se mit en retrait un instant, attendit que les bruits bizarres s'arrêtent puis osa regarder de

nouveau : le récipient de la cafetière n'était plus rempli qu'aux deux tiers et l'ombre était retournée s'asseoir. Il se pencha donc un peu plus.

Assise derrière une table, un éventail de cartes dans une main et une grande tasse fumante dans l'autre, la fille-zombie faisait face au Cornichon, lui tenant tête de son regard sombre tandis qu'il réorganisait son jeu de façon frénétique.

— Tu vas voir ce que tu vas voir ! grommela-t-il.

Il lança une carte entre eux, elle but calmement une gorgée de café, posa sa tasse et riposta en jetant à son tour une carte au milieu de la table.

— Nom de chien ! grogna le Cornichon.

C'est bien connu, quand on a dix ans, on sait que le vin, le thé ou le café ont mauvais goût. Et on laisse ces boissons aux adultes qui ont des goûts bizarres.

La seule fois où sa mère avait essayé de lui faire boire du café, Damien avait dû ajouter trois sucres dans la petite tasse avant de trouver ça supportable. Mais il avait beau chercher du regard dans cette ancienne réserve à charbon convertie en salle de jeu, il ne voyait aucune boîte à sucres. Non seulement cette fillette aux cheveux gras, au nez épaté et aux yeux fatigués buvait du café, mais en plus, elle le buvait noir !

— Mais c'est pas croyable cette histoire, dès qu'elle prend avec le valet de pique, elle gagne ! Ah, les asticots ! On va finir par vous marier tous les deux !

Sans esquisser un sourire ni perdre son sérieux, elle balança la carte suivante et le Cornichon continua à grommeler.

— Oh là là, ça sent encore le capot c't'affaire !

Quelque chose comme un ogre en colère se réveilla soudain dans le ventre de Damien et le bruit épouvantable que produisit son estomac résonna dans tout le local de la chaudière. Tétanisé, il quitta l'embrasure et se flanqua dans l'ombre de la porte, une main sur le ventre, l'autre sur la bouche. Pendant un instant, le silence fut si pesant qu'il n'osa plus bouger. Ils avaient entendu eux aussi, le contraire était impossible ! À la seconde où il reconnut le son d'une chaise qui recule sur le sol en béton, il se précipita dans le tunnel noir, grimpa les escaliers de la cave puis gagna le premier étage en quatrième vitesse avant de se jeter sous ses draps, tremblant de tous ses membres et le cœur battant la chamade.

Le pire, c'est qu'il avait fait tomber sa luciole sur la route !

La nuit fut courte, mais tranquille. Personne ne vint le voir dans son lit, ni à son réveil ni dans la matinée. À midi, Cynthia lui proposa d'aller promener le chien qu'elle n'avait pas dans le jardin qui n'en était pas un et Damien, toujours silencieux, accepta de la suivre dans la cour pour la voir sautiller en rond et chanter des chansons incompréhensibles.

Il retourna plusieurs fois dans le couloir de l'étage, observant fixement la porte du placard, mais rien.

Il chercha à accéder à la cave, mais la porte était verrouillée.

Vers seize heures, il aperçut le Cornichon dans la cuisine, qui se dirigeait vers la réserve. Ils tombèrent nez à nez pour le dîner, mais le vieil homme sembla regarder à travers le garçon sans le voir. Pour lui, ce n'était qu'un résident de plus dans cette maison. Un résident temporaire comme tous les autres.

Tous les autres, sauf la fille-zombie.

— C'est la quatrième fois aujourd'hui que je te vois dans ce couloir, à regarder cette porte. Tu sais qui est derrière ?

Damien hésita, regarda l'animatrice puis finit par avouer en hochant positivement de la tête.

— Il faut l'appeler Hélène, sinon elle ne te parlera pas. Elle ne parle pas beaucoup tu sais, comme toi. Elle a une chambre pour elle toute seule parce qu'elle a des problèmes de sommeil, et ça peut déranger les autres. On appelle ça un placard, mais c'est juste une ancienne remise que l'on a transformée. C'est une petite chambre si tu préfères. Ça fait longtemps qu'elle est là, tu sais. Plus longtemps que moi !

Tiphaine était devenue animatrice dans cette maison un an et demi plus tôt. Et déjà à l'époque, on parlait du petit fantôme dans le placard.

Un seul enfant dans le centre était devenu son ami. Un garçon. L'année dernière. Il avait passé beaucoup de temps avec elle. Ils parlaient tous les deux, en secret. C'est lui qui avait appris à tout le monde comment on devait l'appeler. Puis il était parti.

Pas elle.

Ce que Damien ne comprenait pas, c'était qu'il avait beau rester dans la cour à surveiller les allées et venues sous la verrière de la cuisine, il voyait tout le monde passer, grignoter, s'arrêter pour manger, mais jamais la fille-zombie. Elle ne mangeait pas. Elle ne sortait même pas pour aller aux toilettes. Elle restait enfermée toute la journée dans sa chambre, sans faire de bruit.

La nuit de samedi à dimanche, Damien garda le lit bien sagement. Il entendit la porte du placard grincer, des pas mous s'éloigner lentement vers les escaliers, mais il resta sous ses draps, au chaud. Sans sa luciole, il ne se sentait plus d'attaque.

Le lendemain midi, quand on proposa aux enfants croyants de chanter des cantiques, Damien s'intéressa enfin aux coffres de jouets. Dans le second casier, il trouva un jeu de trente-deux cartes, l'ouvrit et l'éplucha.

As de trèfle. As de trèfle. Dix de carreau. Valet de pique !

Il déposa le reste du jeu et monta à l'étage. Il s'attendait à voir la fille sortir de sa chambre une fois la carte glissée sous sa porte, mais elle n'en fit rien. S'il n'avait pas vu le valet de pique disparaître d'un seul coup, ou s'il ne l'avait pas entendue respirer fort en collant son oreille contre le bois, il aurait fini par croire qu'Hélène n'était plus dans son placard.

Elle n'avait eu aucun mal à comprendre.

Depuis le temps qu'elle était dans cette maison, Hélène connaissait les petites habitudes et les secrets de chacun. Elle savait que Tiphaine et Roberto (un animateur lui aussi) se faisaient des câlins en salle de pause quand ils croyaient être seuls. Elle savait que la directrice Gilberte détestait Tiphaine et qu'elle la convoquait régulièrement pour la faire pleurer. Elle savait que la petite Jade passait deux jours par semaine dans un hôpital loin d'ici, et le reste du temps à dormir. Elle savait que Samuel avait une fâcheuse tendance à voler les téléphones mobiles des adultes et à les démonter la nuit pour essayer d'en construire un nouveau, un différent, pour appeler sa

maman dans l'au-delà. Elle savait que le vigile au doux nom d'Innocent passait ses nuits à regarder des films d'horreur sur son ordinateur portable en poussant des cris de petite fille. Elle savait aussi qu'un nouveau venait d'arriver, qu'il s'appelait Damien, et qu'il essayait de communiquer avec elle en glissant des cartes sous sa porte. Mais, mieux encore, elle savait qu'il avait un problème avec les plantes vertes. Elle l'avait vu à travers le soupirail de la cour, le soir de la rentrée.

*

Du haut de ses soixante-dix-huit printemps, Magnolia Grandiflora Nannetensis, autrement appelé Magnolia Nantais, n'avait jamais vu ça. Implanté dans la cour de cette ancienne école pour jeunes filles depuis qu'il était une petite pousse, il en avait pourtant vu des vertes et des pas mûres. Mais là, c'était une grande première !

L'être humain, Magnolia Grandiflora croyait connaître ça par cœur. Ou disons plutôt par tronc ! Parce qu'elles en avaient fait des misères à son tronc les jeunes sottes de l'école de la rue Aniel. Elles avaient retiré son écorce, gravé dans son bois et ce n'était pas tout ! Elles avaient gratté sa terre, abîmé ses racines, tapé dans ses branches, arraché ses feuilles, ses magnifiques feuilles, ses feuilles adorées !

Il pensait avoir tout vu, tout subi, sans rien dire.

On était resté assis à ses pieds, parfois à plusieurs pendant des heures. Il avait respiré tellement de postérieurs humains que l'odeur lui était presque devenue familière, si bien qu'il en oubliait parfois être

un arbre.

On avait joué à ses pieds, on avait grimpé dans son feuillage, on s'était balancé à ses branches, on avait fait pipi sur ses racines, il se souvenait même s'être fait vomir dessus par un vieil homme tout rabougri. Mais de mémoire d'arbre, il n'avait jamais vu ça : là, dans la fraîcheur de cette fin de journée, un petit humain était en train d'arracher ses feuilles... et les mangeait !

*

Il était presque dix-huit heures lorsque Damien s'attaqua au feuillage de l'arbre majestueux dans la cour. C'était un problème chez lui : il mangeait les végétaux. De façon compulsive et inexplicable. Dès qu'il stressait, il mangeait le feuillage des arbres ou des plantes vertes, il grignotait les branches, il avalait tout ce qui était vert à portée de main. Là où les choses devenaient compliquées avec cette maison d'enfants, c'est qu'elle n'accueillait que des humains. Rien que des humains. Aucun animal, et encore moins de créatures végétales. Pas la moindre plante verte. Pas même un bulbe de jacinthe ou quelques fleurs coupées dans un vase. La directrice Gilberte était foncièrement contre. Elle disait que c'était trop coûteux et trop compliqué de gérer à la fois des animateurs, des enfants et des plantes vertes. Seul le grand Magnolia avait pu rester. S'il n'avait pas été arraché avec les autres arbustes de la cour, c'était parce que le Cornichon avait ardemment défendu sa cause, plaidant la rareté d'une espèce très recherchée, acclimatée à la météo nantaise. Grâce à lui, l'arbre avait survécu à la transformation de l'ancienne école

en orphelinat. Mais c'était désormais un survivant solitaire, un arbre entouré de murs et de béton.

Damien, donc, mangeait les végétaux. Quels qu'ils soient. Et ça finissait souvent mal ! Crises de foie, gastro-entérites, fièvres, engourdissements... il présentait chaque fois des symptômes que personne ne pouvait expliquer puisque personne ne connaissait son secret.

Seulement ce lundi-là, après une première journée éprouvante dans sa nouvelle école à raser les murs et à éviter les regards, tout alla de travers pour le petit Damien Bélancel. D'abord parce qu'il n'arrivait pas à mâchouiller les feuilles du Magnolia. Trop élastiques, trop coriaces, trop épaisses et trop poilues. Il dut abandonner et recracher ce qu'il avait dans la bouche. Mais surtout, il était certain que quelqu'un l'avait vu faire car le lendemain matin, il trouva une feuille de magnolia sur la chaise qui lui servait de table de chevet, et ce n'était pas lui qui l'avait déposée là. Ce n'était pas non plus les traces de ses dents dans la grande feuille ovale. Quelqu'un cherchait à lui dire qu'il savait, c'était évident.

Il fit un test : mardi soir, il glissa deux cartes sous la porte d'Hélène. Un dix de pique et un valet de cœur. Mercredi matin, il trouva deux feuilles de magnolia sur sa chaise. Le soir suivant, pendant que les autres enfants finissaient de dîner, ce furent trois cartes qui disparurent derrière la porte du placard. Le lendemain matin, trois nouvelles feuilles vert foncé marquées de traces de dents l'attendaient à son réveil. Ce petit jeu aurait pu durer encore longtemps, mais ce que Damien espérait arriva enfin jeudi, en fin

d'après-midi.

Comme tous les jours en rentrant de l'école, il s'installa dans la cour, sous le magnolia, en attendant l'heure du dîner. Ce soir-là, il faisait gris, humide et froid, la nuit était sur le point de tomber et tous les enfants étaient à l'intérieur en train de faire leurs devoirs ou de se mettre en pyjama. De là où il était, il n'entendait rien. Si bien que, pendant un moment, il se crut seul au monde. Puis il y eut un bruit de poignée métallique, une porte frota le sol et quand le garçon se retourna, il la vit s'approcher de son pas lent.

C'était elle. Cheveux sales tirés en queue de cheval, gros nez, yeux écartés et cernes d'un bleu profond, avec une toute petite bouche. Il reconnut aussitôt la fille-zombie dans sa marinière trop courte. Sans prononcer un mot, elle vint s'asseoir à côté de lui. Elle sentait bizarre, une odeur de chaussettes sales et d'œuf dur, mais ça ne le dérangeait pas.

Ils restèrent ainsi, silencieux, dans l'ombre grandissante qui dessinait sur les murs des silhouettes de loups à deux têtes ou de corbeaux démesurés. Tout devenait sombre et inquiétant autour d'eux quand Damien vit une lueur apparaître dans la main d'Hélène. Sa luciole ! Ils se regardèrent, elle tenta un sourire qui prit la forme d'une grimace et lui rendit son jouet luminescent.

Il allait ouvrir la bouche pour la remercier. Ou pour essayer tout du moins. Voire discuter un peu avec elle. Comprendre ce qui la poussait à boire du café dans le petit local de la cave, par exemple. Mais elle se leva tout à coup, fit deux pas de zombie puis marqua une pause sous l'arbre, quelques secondes à peine, avant de s'effondrer. Comme ça, sans prévenir.

Ses jambes cédèrent sous son poids et elle tomba sur le sol de la cour, inconsciente. Affolé, Damien s'approcha, la secoua tout doucement, mais elle ne réagit pas. Ses yeux étaient fermés, sa bouche entrouverte et sa marinière remontée sur son ventre grassouillet, au-dessus du nombril. Elle n'était pas morte, elle respirait encore. Elle ronflait presque.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? hurla un animateur en sortant de la cuisine. Qu'est-ce que tu lui as fait ? Hélène, tu m'entends ?

L'animateur lui tapota la joue, l'attrapa par les épaules, mais la petite fille resta inconsciente. Impossible de la réveiller. Il fallait appeler les urgences, prévenir la directrice ! Mais Damien préféra s'éloigner sur la pointe des pieds, sa luciole entre les mains.

Il allait quitter la cour quand il tomba sur la petite Cynthia. Elle regardait fixement le corps étendu sous le magnolia.

— Tu as vu, toi aussi ? demanda-t-elle.

Damien fit mine de ne pas comprendre. Alors Cynthia lui murmura :

— Elle est passée de l'autre côté !

FIN DE L'EXTRAIT

www.editions1115.com

message@editions1115.com

ISBN 978-2-9555454-1-6

Décembre 2015

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse
Dépôt légal : octobre 2016.